

# Engendrement paternel, filiation et fantasme de continuité biologique

gilles morin

Dans cet article, l'auteur s'interroge sur la manière dont le fils s'inscrit dans sa filiation paternelle. Il apparaît qu'une des choses importantes pour le fils est d'acquiescer la certitude d'avoir été « engendré » par son père. L'une des voies le menant à cette reconnaissance d'engendrement, semble être la mise en place dans sa psyché d'un fantasme de continuité biologique paternelle. Cette façon de voir requestionne certaines interprétations du mythe d'Œdipe, requestionne aussi nos conceptions de la résolution œdipienne ainsi que notre façon d'interpréter chez le fils la présence d'un fantasme du meurtre du père.

Soudain, je pense : « On ne l'a pas trouvé, le chemin qui mène à cette clairière où les pères et les fils pourront enfin se toucher doucement, se toucher jusqu'au cœur et s'arrêter de vouloir tuer. » (Lalonde, 1988, 121)

**P**ourquoi un homme désirerait-il se faire reconnaître comme étant le fils de son père? Pourrait-il désirer faire partie d'un ordre filial sans que celui-ci lui soit imposé? C'est ce genre de questions qui ont inspiré les propos de cet article.

La façon dont un individu s'inscrit dans un ordre filial a été l'objet de nombreux écrits psychanalytiques. Les travaux de Lacan, à la suite de ceux de Freud par exemple, ont marqué notre façon de penser cette question de l'inscription d'un individu dans un ordre filial donné et nous ont habitués à penser que les fils subissaient plus qu'ils ne désiraient leur entrée dans un ordre symbolique, ordre symbolique qui est d'emblée un ordre filial. Sans entrer ici dans le détail de la théorie lacanienne sur ce sujet, il reste que l'évocation de concepts tels ceux de la Métaphore Paternelle, du Nom-du-Père et de l'Ordre Symbolique contraint notre esprit à concevoir l'entrée de l'individu dans un ordre générationnel d'une certaine façon. Il en est de même lorsque nous évoquons les notions d'angoisse de castration, de fantasme du meurtre du père et des interdits du meurtre et de l'inceste, notions que Freud a développées pour expliquer cette entrée de l'individu dans un ordre filial.

Tous ces concepts mettent l'accent sur une façon de concevoir la résolution des conflits œdipiens où la soumission à une loi amène les fils à s'intégrer à un ordre social donné. De façon très succincte, disons que cette résolution se traduit chez

les fils par une acceptation des interdits du meurtre et de l'inceste, interdits fondant toute société. Cette acceptation est le fruit du remaniement des angoisses de castration propre à toute mise en scène imaginaire des fantasmes incestueux et meurtriers et permet au fils de s'inscrire dans l'ordre générationnel qui est le sien.

Si l'on suit cette ligne de pensée, la question du rôle et de la fonction paternels, lorsque le père comme individu en est le représentant, lui laisse comme rôle principal — et presque comme unique rôle — celui de nommer les interdits. Le père se trouve confiné à dire « non! ». Quelle que soit la douceur ou la fermeté qu'on lui prête, le père dit non à la mère et l'enfant concernant les jouissances interdites (meurtre et inceste). Pour sa part le fils finit par accepter ces interdits, soit par peur de représailles (angoisse de castration), soit par crainte d'être englouti dans une relation fusionnelle à sa mère, ou encore par crainte de perdre l'amour des parents.

Il reste cependant des questions que cette mécanique trop bien huilée (car trop bien connue) laisse dans l'ombre. Entre autres, le désir de filiation paternelle que sous-tend le désir d'avoir un enfant, ainsi que le désir du fils d'être reconnu comme étant fils de ce père. Tout d'abord, regardons du côté du père pour mieux éclairer les désirs du fils face à son père.

Dans un premier temps, disons que quoiqu'on ne puisse dénier le rôle de tiers séparateur du père lorsqu'il est représentant de la fonction paternelle, il demeure que le désir de filiation paternelle ne peut se résumer uniquement au seul désir du père d'accéder à la position maîtresse d'être le représentant des interdits pour son fils et sa femme. Si le père peut avoir le rôle de nommer la place de l'enfant dans la famille, ce ne peut être la seule place qu'il désire près de son fil. Bourdier (1978) dans son livre *Œdipe et psychanalyse d'aujourd'hui* critique aussi cette veine de théorisation en soulignant que ce qui reste à prendre en considération c'est le désir de filiation biologique que sous-entend tout désir de paternité. Parlant de la perspective lacanienne, il dira :

« ... cette perspective me paraît un peu cathare et la chair, s'il en est question, une simple concession. Autrement dit, je trouve que ce nom du père manque un peu de pénis pour être vraiment un phallus. [...] »

Et il poursuit :

« ... ce désir du géniteur d'être père, s'il exprime par le poids de sa parole son désir de filiation patronymique, s'étaye plus profondément d'une part sur un désir de transmission héréditaire d'une histoire où lui et son fils tiennent leur place, véritable désir de filiation de sang, biologique, qui est totalement escamoté dans ce que nous avons vu. Dans cette problématique de la paternité complète, associant procréation et filiation, la première n'a aucune place... » (1978, 90)

Il nous semble, comme Bourdier (1978) le souligne, que l'on passe trop facilement sous silence ce désir du père de procréer, de se poursuivre à travers sa progéniture. Mais, si nous gardons en tête cet aspect moins parlé du désir du père, si nous posons comme prémisse que l'un de ses désirs a comme fondement un fantasme de se continuer dans sa progéniture, cela amène certaines considérations quant au rapport père-fils — et fils-père —, considérations qui ne sont plus seulement sous le signe des interdits que le père nomme, du « non » qu'il impose à la relation fils-mère. Il nous semble que le « nom » qu'il transmet contient beaucoup plus que ce « non » de la loi. Si nous posons comme prémisse qu'il a un désir de se poursuivre, nous pouvons penser que le père aura à élaborer pour lui-même et ses descendants tout ce qui a rapport avec le fantasme de continuité biologique. Quelle que soit la façon dont il se reconnaît père de ce fils (filiation biologique ou adoptive), il aura à élaborer ce fantasme de continuité biologique pour pouvoir accepter ce fils comme le sien sans exiger de lui qu'il lui soit identique, l'accepter semblable et différent. Les aléas de cette élaboration marqueront le rapport père-fils. Mais si cela peut paraître assez évident quant au travail d'élaboration que le père doit faire, que se passe-t-il du côté du fils? Ne pourrait-on pas penser qu'il a lui aussi son propre fantasme de continuité biologique le reliant à son père et qu'il doit lui aussi l'élaborer pour reconnaître sa place dans un ordre générationnel et ainsi s'inscrire dans sa propre filiation? En fait, peut-on penser que si le fils accepte l'ordre générationnel, soit sa place dans une filiation, ce n'est pas uniquement par crainte des angoisses de castration, mais aussi par désir d'être fils de ce père?

En fait, il me semble plus riche de penser que si la crainte et les angoisses de castration appartiennent à l'acceptation d'un ordre filial, elles n'en sont pas les seuls acteurs. Et l'on pourrait penser que la reconnaissance du fils de sa place dans un ordre générationnel passe par une autre forme de naissance dont le père serait le principal parturient. Autrement dit, le fils après être né de la mère chercherait aussi à naître du père. Del Castillo dans son roman *Le crime des pères* écrira :

« Les mots qui ont tissé notre complicité reposent en deçà de la langue. Ils circulent dans le sang, se cachent dans les cellules. Il s'agit d'abord d'une présence aussi prégnante qu'ineffable. Ce sont les mots de la plus archaïque paternité. Ce que je buvais assis auprès d'Anton, c'était l'élixir de la puissance et de la force. Je soignais mon anémie filiale avec ce liquide distillé dans l'alambic des rêves. » (Del Castillo, 1993, 212)

Del Castillo laisse entendre ici la demande symbolique d'un fils à son père adoptif (Anton), demande qui n'a rien à voir avec une quelconque castration. Bien au contraire, ce fils cherche à créer un lien avec ce père, lien où il pourra s'imaginer faire un avec lui pour se guérir de son « anémie filiale ». Il a besoin d'éprouver en lui qu'il vit dans et à travers le père pour affermir son sentiment d'existence et s'enraciner dans la vie. En fait, ce ne sont pas les paroles de fils qui manquent pour

rappeler ce désir d'un lien particulier au père; « une complicité en deçà de la langue », lien fantasmatique que nous pourrions rapprocher de l'élaboration d'un fantasme de continuité biologique lui permettant de se reconnaître comme venant de ce père, comme ayant été engendré par cet homme.

Engendrer, signifie « faire naître dans » (Larousse, 1975, 1624), reproduire par « génération » (Lexis, 1975, 610.) et plus spécifiquement l'engendrement regarde « l'opération » qui permet au fils de « procéder » du père (Lexis, 1975, 610). Avoir le sentiment de procéder de son père permet de s'inscrire dans un ordre filial, permet la reproduction par génération sans que cela ne soit vécu uniquement comme une soumission nécessaire, inéluctable. Si l'on a souvent théorisé l'entrée du fils dans un ordre social (générationnel) en utilisant une notion comme celle de la castration ou de la métaphore paternelle, peu de théorisations ont tenu compte du désir du fils de « naître » de son père. La reconnaissance d'engendrement regarde le processus particulier (élaboration psychique) qu'emprunte le fils pour cette naissance.

« Naître » du père marque une séparation de l'être du père, mais aussi porte en soi l'assurance pour le fils qu'il « procède de son père ». La reconnaissance d'engendrement par l'élaboration d'un fantasme de continuité biologique contient en elle tant le signe d'une individualité trouvée que la marque d'une continuité filiale. Elle amène une « différenciation sans rupture<sup>1</sup> ».

Prendre en compte cette nécessaire reconnaissance d'engendrement par l'élaboration d'un fantasme de continuité biologique, soulève des questions concernant les tentatives de résolution de l'Œdipe du garçon. Blos (1984) souligne certaines de ces interrogations lorsqu'il discute de la façon dont les fils arrivent à résoudre leurs conflits œdipiens.

Dans sa pratique avec des adolescents et des adultes, il constate la présence chez ses patients de la recherche d'une relation identificatoire pré ambivalente au père lors des tentatives de résolution du conflit œdipien. Sans pour autant dénier la présence à l'adolescence d'une rivalité entre père et fils, il soutient qu'en parallèle à cela, il y a chez le fils le désir d'un lien préœdipien au père qui aiderait à la résolution œdipienne. La relation triadique de ce moment serait médiatisée par une relation dyadique pré ambivalente. Blos (1984) met l'accent sur l'aspect a-conflictuel et fusionnel de cette identification. Cela caractériserait le versant « négatif » du Complexe d'Œdipe :

« ... the father of the negative complex is intrinsically fused with the father of the preœdipal period. The regressive pull to the father of the dyadic phase becomes apparent when the adolescent boy is viewed in a developmental continuum... » (Blos, 1984, 310)

Cette forme de lien est recherchée comme protection contre l'objet tant désiré<sup>2</sup>, mais aussi pour la consolidation du Surmoi, donc de l'identité personnelle du

sujet<sup>3</sup>. Pour notre part, nous ajouterions que cette forme de lien est aussi recherchée pour que puisse s'élaborer le fantasme de continuité biologique qui mène à une reconnaissance intériorisée de l'engendrement. D'ailleurs, présentant un moment tournant d'une de ses analyses d'adolescents, Blos (1984), dans sa conclusion démontre en fait que le travail analytique produit en fin de trajet la reconnaissance d'un désir d'engendrement :

« ... he came to realize that his life-long thirst for great accomplishments and fame was not only due to the meekly attempted and prematurely abandoned competition with his father, but — more basically — it embodied his passionate quest for his father's love, indeed, for union and oneness with him. » (Blos, 1984, 313)

La possibilité pour le fils d'accéder à cette reconnaissance permet qu'il s'assigne une place dans sa lignée, qu'il souscrive à un désir de filiation sans que celui-ci ait l'arrière-goût d'une soumission forcée à un ordre préétabli. Cette quête du fils laisse voir un travail d'élaboration très peu souligné lorsqu'il est question de la résolution des conflits œdipiens. Ce que Blos (1984) relève en soulignant la quête passionnée du fils pour son père (« his passionate quest ») est tout le travail d'intégration des motions homosexuelles entre père et fils.

Si généralement pour la résolution de l'Œdipe, on accorde beaucoup d'importance à l'intégration chez l'individu de l'interdit de l'inceste hétérosexuel (mère-fils) par l'élaboration des fantasmes en découlant, peu de place est faite à l'intégration et à l'élaboration de l'interdit de l'inceste homosexuel (père-fils). Penser l'élaboration des interdits œdipiens sans laisser dans l'ombre ces enjeux propres à l'inceste père-fils, demande à ce que soient revus certains modes de résolution œdipienne. Par exemple, si la mise en scène imaginaire du fantasme du meurtre du père est nécessaire pour que le fils reconnaisse l'importance de l'interdit de l'inceste hétérosexuel, il faut se demander s'il n'est pas nécessaire aussi qu'il y ait parallèlement mise en scène imaginaire d'un fantasme de continuité biologique pour que puisse s'élaborer l'interdit de l'inceste homosexuel. En fait, ces questions nous amènent à repenser l'intrication des versants négatif et positif du Complexe d'Œdipe.

### **Fantasme de continuité biologique et fantasme de meurtre du père ou l'intrication de l'Œdipe positif et négatif dans la résolution œdipienne**

Si l'on peut dire que Freud, lors de son étude des liens père-fils dans la problématique œdipienne, a relevé les aspects tendres et amoureux de cette relation, il n'en demeure pas moins que ces écrits tendent à souligner les aspects conflictuels de ce rapport. Disons tout de suite que lorsque l'on a comme figure paternelle archaïque un père tyrannique<sup>4</sup> — comme celui de la horde primitive —, il est

difficile de se soustraire ou même de pondérer les aspects conflictuels de cette relation. Devant un tyran, les choix sont simples : être tué, le tuer et/ou se soumettre. Pour Freud, les fils d'aujourd'hui comme ceux de la horde primitive, termineront leurs luttes en acceptant de se soumettre à sa loi : le temps mythique où les fils auraient tué le père tyrannique pour la possession des femmes de la tribu, aurait provoqué chez les fils les sentiments que l'on retrouve encore aujourd'hui dans la relation père-fils. Toujours selon le mythe freudien, le triomphe des fils sur ce père a été suivi de culpabilité et de repentir et a donné naissance à l'ambivalence face à la figure parentale paternelle. Pour Freud l'amour du père semble indissociable d'un idéal de soumission que les fils en sont venus à aimer sous la pression sociale les contraignant à ne pas accéder à la toute-puissance du père :

« C'est ainsi que le ressentiment contre le père, qui avait poussé au meurtre de celui-ci, a pu s'éteindre au cours d'un long développement, pour céder la place à un amour et donner naissance à un idéal de soumission absolue à ce même père primitif... »  
(Freud, 1912, 222)

En d'autres termes tous les fils vont, à un moment de leur développement psychosexuel, tuer le père dans leur fantasme ce qui fera naître en eux ce désir de soumission absolue. L'interdit de l'inceste et les angoisses de castration relèvent de cette lutte entre le désir d'acceptation et le désir toujours renouvelé de confrontation de cette interdiction paternelle du début des temps. Dans ce contexte, la reconnaissance d'un engendrement ne devrait faire naître qu'un sentiment de soumission contre lequel le fils tente tant bien que mal de se défendre.

La question qui se pose est la suivante : Cette figure interdictrice, représentative la seule figure du père à laquelle l'enfant a accès? La réponse serait négative pour Freud (1912) puisqu'il tient à noter la présence de tendresse et d'amour pour ce même objet. Cependant, peut-on penser que le fils puisse éprouver un amour pour cet objet où ne se mêle pas la culpabilité face au triomphe connu lors du meurtre du père? Seul le déplacement de la haine et de l'agressivité face au père sur un autre objet semble rendre possible cet amour du fils pour son père. Par exemple, lorsque Freud (1912) parle de l'ambivalence du petit Hans, il écrit :

« La haine née de la rivalité avec le père n'a pas pu se développer librement dans la vie psychique de l'enfant, parce qu'elle était neutralisée par la tendresse et l'admiration qu'il avait toujours éprouvées pour la même personne; il en résulta pour l'enfant une attitude équivoque, ambivalente, à l'égard du père, une lutte à laquelle il a pu échapper en déplaçant ses sentiments d'hostilité et de crainte sur un objet de substitution. » (Freud, 1912, 195)

L'éclairage que Freud donne des rapports œdipiens démontre que, malgré la présence de tendresse et d'amour pour le père, c'est l'élaboration par le fils de ces sentiments d'agressivité et d'hostilité envers lui qui occupe la majeure partie de l'espace psychique de l'enfant. C'est l'Œdipe positif, marqué par la part conflictuelle de ce moment de structuration, qui est ici à l'honneur. D'ailleurs, même lorsqu'il est question de l'Œdipe négatif, soit les sentiments tendres que le fils peut éprouver pour son père, ceux-ci ont toujours en arrière-plan une rivalité. En effet, si le fils a des sentiments tendres envers son père, cela est contrebalancé par un sentiment de jalousie envers la mère :

« Une recherche plus approfondie permet le plus souvent de découvrir le *Complexe d'Œdipe* sous une forme plus complète, sous une forme double, à la fois positive et négative, en rapport avec la bisexualité originelle de l'enfant : nous voulons dire par là que le petit garçon n'observe pas seulement une attitude ambivalente à l'égard du père et une attitude de tendresse libidinale à l'égard de la mère, mais qu'il se comporte en même temps comme une petite fille, en observant une attitude toute de tendresse féminine à l'égard du père et une attitude correspondante d'hostilité jalouse à l'égard de la mère » (Freud, 1923, 202)

Autrement dit durant l'Œdipe, les sentiments tendres face au père ne sont vécus que dans un espace de rivalité. Si les motions tendres sont démontrées, elles le sont toujours en référence à une rivalité face à un tiers.

Cette citation s'avère loin des idées proposées dans le présent texte soit celles d'une reconnaissance d'engendrement ou d'un fantasme de continuité biologique éprouvé par l'acquisition d'une identification a-conflictuelle au père, tout cela apparaît loin des préoccupations de Freud. Mais en fait, ce n'est pas tant ces idées qui sont loin des développements de Freud mais plutôt ce que ces idées sous-tendent : à savoir qu'un accent y est mis sur le nécessaire travail d'élaboration psychique des motions homosexuelles entre père et fils pour l'intégration et l'acceptation de l'interdit de l'inceste entre ces deux êtres. D'ailleurs, l'interprétation que donne Freud du mythe d'Œdipe évacue cette question de l'inceste père-fils au profit de l'interdit de l'inceste hétérosexuel. De façon très succincte on pourrait résumer l'action de la manière suivante : le fils désire la mère c'est ce qui, malgré lui, lui fait tuer le père. Pourtant, on peut même se demander si cette tragédie grecque n'a pas comme fondement d'éclairer ce qui arrive dans une relation père-fils lorsque les motions homosexuelles ne trouvent aucun lieu d'élaboration symbolique.

### **Le mythe d'Œdipe comme exemple d'un fantasme de continuité biologique inélaborable**

À relire cette tragédie, quelque chose ne peut que nous étonner lorsque l'on revient à l'interprétation freudienne de ce mythe. Une partie de l'histoire est, nous pourrions dire, « sous-interprétée ». Cette partie concerne ce qui marque la relation du père d'Œdipe aux jeunes hommes.

Rappelons que Laïos, père d'Œdipe, a été chassé de la cour du roi Pélopos parce qu'il avait violé le fils de ce roi ou selon une autre version, l'avait enlevé<sup>5</sup>. À partir de ce moment, pèsera sur lui une malédiction : s'il donne naissance à un fils, celui-ci le tuera. De fait le père d'Œdipe — père qui viole les lois concernant certains interdits sociaux et/ou sexuels — finit par être tué par son fils. Ne devrions-nous pas nous arrêter sur ce point et tenter d'éclairer le geste meurtrier d'Œdipe en tenant compte du fait que ce qui marque certainement ici le rapport père-fils, c'est que le père viole et/ou enlève le fils d'un autre? Balmary (1986) dans son livre *Le sacrifice interdit* se demande elle aussi pourquoi cet aspect du mythe œdipien ainsi que la méprise générationnelle sont laissés pour compte dans l'interprétation de Freud :

« ...en effet, l'origine des malheurs d'Œdipe, la tradition comme la tragédie grecque ne la situent pas dans les désirs parricides et incestueux d'Œdipe lui-même. Ces crimes ne sont que la conséquence involontaire d'une succession de graves erreurs symboliques (les personnes ne sont plus à leur véritable place dans les relations) et d'un crime : un acte de séduction et de rapt homosexuels que commit Laïos, le père d'Œdipe, à l'égard du fils de son hôte, entraînant le suicide du jeune homme. Ce crime de Laïos fut puni d'une malédiction, lui interdisant d'avoir un fils, sinon celui-ci le tuerait.

Pourquoi Freud n'avait-il tenu de cela aucun compte? »  
(Balmary, 1986, 12)

Nous ne développerons pas ici les raisons qui auraient pu amener Freud à mettre de côté cette partie du mythe, mais plutôt nous tenterons d'interpréter ces faits à la lumière de notre hypothèse.

Rappelons tout d'abord que ce qui fascine Freud (1900) dans le mythe œdipien, c'est sa capacité à mettre en évidence l'un des désirs inconscients de l'enfant pour sa mère, désir qui influence une grande partie du développement psychique de l'enfant. Tout particulièrement, l'interprétation freudienne de ce mythe relève les tendances incestueuses hétérosexuelles des fils pour leur mère, soit le désir de possession et de jouissance de la mère qui provoque le premier sentiment de haine pour le père :



« Sa destinée [celle d'Œdipe-Roi] nous émeut parce qu'elle aurait pu être la nôtre, parce qu'à notre naissance l'oracle a prononcé contre nous cette même malédiction. Il se peut que nous ayons tous senti à l'égard de notre mère notre première impulsion sexuelle, à l'égard de notre père notre première haine; nos rêves en témoignent. Œdipe qui tue son père et épouse sa mère ne fait qu'accomplir un des désirs de notre enfance. » (Freud, 1900, 229)

Vu sous cet angle, il devient alors très intéressant d'ajouter à cette réflexion que ce sont les tendances incestueuses homosexuelles du père (Laïos) qui sont à la source de la tragédie œdipienne. En effet, la malédiction qui fera agir Œdipe, est due à un agir homosexuel du père sur un autre fils. C'est avant tout parce que le père est maudit que le fils finit par jouir de sa mère et tue son père. Pourrait-on faire l'hypothèse que ce qui rend aussi violent le premier sentiment de haine du fils pour le père est lié à l'impossibilité de l'élaboration entre le père et le fils des motions homosexuelles présentes entre eux? Le meurtre du père auquel Œdipe est amené par une voie tortueuse, n'est-ce pas là le dénouement tragique difficile à éviter lorsque le fils ne peut trouver aucun moyen de se poursuivre dans le père, que ces deux êtres ne peuvent trouver aucune voie d'identification a-conflictuelle?

Ce qui semble rendre cette identification impossible pour le fils, concerne tant la méprise générationnelle que la position du père face à ses propres motions homosexuelles. Celles-ci sont empreintes d'une violence qui laisse peu de place pour Œdipe à l'avènement du père « pré-œdipien » dont parle Blos (1984). Le meurtre du père, faut-il alors l'interpréter uniquement comme une façon de donner libre cours à la passion d'Œdipe pour sa mère, ou faudrait-il ajouter qu'il est aussi rendu nécessaire car l'espace fantasmatique pour élaborer la passion d'Œdipe pour son père est occupé tout entier par la violence du père face au fils?

Dans une autre version du mythe d'Œdipe on raconte que Laïos et Œdipe se sont entretués à cause d'une passion commune pour le jeune Chrysippos :

« Laïos conçut une passion pour le jeune Chrysippos, le fils de Pélops. Il enleva le jeune homme et fut maudit par Pélops. On raconte aussi qu'Œdipe et lui aimèrent tous deux Chrysippos, et se le disputèrent. Ce serait au cours de cette rivalité qu'Œdipe tua Laïos. » (Grimai, 1979, 248)

Encore là, on peut se demander si le mythe d'Œdipe ne souligne pas les effets de la non-élaboration des enjeux homosexuels entre père et fils, enjeux qui selon nous peuvent s'élaborer lorsque peut s'inscrire, se jouer, dans la psyché du fils (et du père) un fantasme de continuité biologique. Dès lors le meurtre du père dans cette tragédie grecque, s'il souligne la rivalité entre père et fils pour la possession de la mère, doit sans doute aussi parler de l'impossible inscription du fils dans sa

filiation paternelle car les agirs du père bloquent toute possibilité d'une reconnaissance d'engendrement.

Lorsque le fils ne trouve aucun moyen de s'inscrire dans sa propre filiation, est-il possible que cela l'amène à agir dans la réalité externe ce qui devrait demeurer du côté de la réalité fantasmée (meurtre du père)? Du côté de la réalité fantasmée, peut-on penser que chez un individu la possibilité d'élaborer le fantasme du meurtre du père est liée à la possible élaboration d'un fantasme de continuité biologique? Si l'on reprend le mythe œdipien, en tenant compte de l'enjeu homosexuel présent entre père et fils, la mise en scène du meurtre peut être rendue nécessaire si toutes les voies d'élaboration du fantasme de continuité biologique sont barrées. C'est là, à notre avis, que le fantasme de continuité biologique et le fantasme du meurtre du père sont intriqués l'un dans l'autre et donne au fils la possibilité de pouvoir entremêler, tricoter ensemble les aspects positifs et négatifs de l'Œdipe pour une résolution de ce conflit.

Dans la dernière partie de cet article, nous illustrerons notre hypothèse à partir d'une œuvre littéraire soit le roman de Robert Lalonde : *Le fou du père*.

#### **« Le fou du père » ou le désir d'une reconnaissance d'engendrement par la création d'un fantasme de continuité biologique**

Dès le début du roman, l'auteur nous fait entrer dans le drame personnel du fils. Depuis aussi longtemps qu'il se souvienne, il n'a pu véritablement être près de son père. Peut-être même depuis toujours car il sait, par les dires de sa mère, que son père a changé dès sa naissance. Le fils finit par développer la certitude qu'il est le grand responsable de cette transformation :

« Qu'est-ce qui l'avait fait passer du lion à l'hyène, de ce grand Dieu valseur, magnifique et tendre, à cet étranger méchant et anéanti contre lequel aucune volonté d'amour ne pourrait plus jamais rien? Rien à faire ce ne pouvait être que moi. » (Lalonde, 1988, 85)

Avec le temps, l'ambivalence du fils et du père installe une distance entre eux qui finit par apparaître presque infranchissable. À trente ans, le fils se heurte encore à cette butée. Quoiqu'il ait le sentiment de porter en lui beaucoup des traits de ce père et ce sans pouvoir s'en défaire, cet éloignement lui donne l'impression qu'aux yeux du père il est trop différent pour que ce dernier puisse se reconnaître en lui. Dans un même mouvement, il aimerait se libérer et se rapprocher de lui. En fait, cette ambivalence mortifère qui caractérise leur relation, le prive d'un rapport au père qui pourrait le « libérer » de cette haine-amour qui l'emprisonne. Le fils évoque en ces quelques mots cet attachement particulier à son père :

« ... depuis toujours, donc, je suis derrière lui, dessous lui, à tâcher de m'accrocher ou de me décrocher, à tenter d'ouvrir mes

pauvres ailes. [...] ... pour ces incessantes tentatives de le prolonger ou de le détruire, lui. » (Lalonde, 1988, 13)

Son attachement actuel suppose une dépendance qui l'empêche véritablement de « s'accrocher » ou de se « décrocher » de lui. Cela l'installe dans l'éternel retour d'une même lutte qui ne connaît aucune véritable fin, une sorte de « présent éternel » sans possibilité de futur. Une partie du roman va être occupée à décrire cette répétition sans fin du même :

« Ici, c'est l'éternité ou, mieux, *toujours le même temps, le même instant étale* où tout se retrouve, pêle-mêle et bouleversant, sans raison. Sans autre raison que c'est ici que tout a commencé et que tout finira peut-être. » (Lalonde, 1988, 15)

« Je marche avec cette sensation que retrouve mon corps de n'être personne ici, et comme autrefois je me répète : "Que je sois ici, moi, ou qu'il n'y ait personne, c'est pareil." Et ma pensée, en droit fil, continue : "Ça pourrait être n'importe quel moment dans le temps... [...] Rien ne change, rien ne compte." » (Lalonde, 1988, 37)

Il semble qu'une seule chose puisse faire cesser cette répétition et c'est un certain type de reconnaissance : reconnaissance qui a trait à la ressemblance entre le père et le fils, à ce que lui, le fils, a longtemps dénié de la présence du père en lui et qu'il veut maintenant reconnaître et faire reconnaître. En quelque sorte, il veut « devenir » fils de ce père, se rappeler et se faire rappeler qui a engendré qui.

Briser le silence sur les aspects marquants de la vie du père, semble être la façon dont le fils tente de renouer les liens. Mais c'est aussi la façon dont il tente de se séparer des aspects du père qu'il retrouve en lui, aspects qu'il est impuissant à intégrer ou à exclure de sa personne. Il cherchera à reparler de la mort de la mère et du moulin, lieu d'une défaite syndicale cuisante qui eut pour conséquence sa fermeture. Ayant été le principal représentant syndical, le père a durement encaissé ce dénouement. Depuis ce temps, il garde et entretient une haine contre ce passé mais aussi contre le genre humain en général. La mère meurt quelques années après cette fermeture. C'est un lourd silence plus qu'un travail de deuil que le père laisse planer sur ces événements. Après sa mort le père décide de quitter le village et d'aller vivre dans une cabane sur une île près du village. L'alcool aidant, des crises de démence commencent à apparaître.

À plusieurs reprises tout au long du roman, le fils tente un rapprochement sans véritablement y parvenir. Il est constamment retourné au présent éternel que lui fait vivre son attachement-dépendance. Il finira par y arriver à la fin du roman et ce, d'une manière toute particulière.

Revenant du village, il surprend son père assis à sa table de cuisine en train de parler à la photo de sa femme (Reine), son fusil appuyé contre lui. Il s'aperçoit que son père se prépare à se suicider :

« — Personne ne peut nous guérir de nous-mêmes, nous offrir une autre vie... Lui, y cherche à me connaître! Rien! C'est dans mes os, dans ma chair, comme des nœuds effrayants... Reine, je peux pas rester pis je peux pas m'en aller! Aide-moi!... » (Lalonde, 1988, 145)

Les efforts de rapprochement du fils ont ouvert d'anciennes blessures chez le père qui l'ont profondément bouleversé. Il tente alors une sortie désespérée. Son fils sent bien que s'il ne fait pas un geste rapide pour empêcher le père de mettre fin à ses jours, le pire risque d'arriver. Cependant, comme son père, cette quête d'un rapprochement l'a épuisé, l'a rendu malade. Tous deux sont en détresse, le père en détresse psychologique, le fils en détresse physique (« À travers le brouillard de la fièvre... » (Lalonde, 1988, 140)). Durant un laps de temps qui lui paraît une éternité, le fils n'arrive ni à bouger ni à parler. Il reste figé. Après un effort surhumain, un faible appel sort de sa bouche que le père entend. Il sort de la cabane à la recherche de son fils, le voit par terre et va vers lui :

« C'est lui qui tend ses mains, ses bras. Je m'accroche à lui, il va me porter, prendre tout mon poids sur lui, avec lui, m'emporter. » (Lalonde, 1988, 147)

À partir de ce moment, père et fils se retrouvent réunis pour un moment dans un corps-à-corps :

« Il m'étend sur sa couche et il prend ma tête dans ses grosses mains, mais si doucement que je sens mon souffle refluer et ma bouche s'étirer très grande. [...] et puis sa bouche s'ouvre, sa salive brille et c'est moi, bien sûr, qui veut boire, (la fièvre?), qui avance ma bouche, c'est moi qui pose mes lèvres brûlantes au coin de sa bouche mouillée. Et il me laisse boire, me désaltérer, ressusciter. [...] Ma soif assouvie, je veux reculer ma bouche, mais la sienne la retient, la mord, la lèche comme une blessure fraîchement ouverte. Après, il n'y a plus de surprise. Nos deux corps font ça tout seuls. [...] Tout va. On suit le courant, tous les deux, comme dans sa rivière. [...] Simplement du temps a passé qui nous séparait de ça, cruellement, innocemment. Et ça n'aura pas besoin de durer, de se répéter. Une fois suffira, cette fois-ci, suffisante et complète... » (Lalonde, 1988, 148)

Il est question ici d'un moment (réel ou fantasmatique) où père et fils suivent le même courant sans lutte, sans ambivalence : « Tout va. On suit le courant, tous les deux, comme dans sa rivière ». De plus, ce « temps » est vécu comme quelque chose devant arriver mais ne pas durer (« Une fois suffira... »), sorte de moment structurant qui doit seulement avoir eu lieu sans prendre place dans le quotidien. Cet espace sans lutte, sans ambivalence où fils et père se retrouvent unis, sorte d'espace symbiotique où le fils « est » le père, permet de réinstaller une différence générationnelle et interpersonnelle sans les précédents aspects conflictuels. Ce qui nous apparaît propre aux indices d'une mise en scène d'un fantasme de continuité biologique sont bien ces moments dans le rapport père-fils où l'ambivalence et la rivalité sont absentes et où il y a dans ce rapport un désir de « faire corps » avec l'autre. La mise en scène du fantasme de continuité biologique semble permettre d'installer une différence entre le père et le fils qui leur donne la possibilité à chacun de reconnaître sans ambivalence leurs liens de filiation. Après ce moment, le fils pourra dire à son amie :

« Oui, mon amour, c'est toi qui as raison et c'est moi qui étais fou. Ce qui est à lui est à lui, ce qui est à moi est à moi. La mort comprise. L'amour compris. » (Lalonde, 1988, 150)

« D'un côté, il y a ceux qui sont dans la vie, et de l'autre côté, il y a nous, les fils. Ou le contraire : nous dans la vie et eux de l'autre côté. C'est comme ça. » (Lalonde, 1988, 151)

De son côté le père accepte maintenant la vie propre du fils. Par exemple au début du roman, le père manifeste de l'irritation face au lien amoureux qui unit son fils à son amie. Après ce moment de retrouvailles, il invite le fils à amener l'amie aux prochaines fêtes :

« – À Noël, tu viendras?[...]  
– Tu l'emmèneras, elle, avec toi? Je lui ferais pas peur, tu verras! » (Lalonde, 1988, 152)

On remarque ici un changement dans la façon d'aborder la temporalité pour les deux protagonistes. À partir de ce moment, sont pris en considération un présent et un futur. Il y a ici passage d'un temps où il n'y avait que l'éternel retour du même, à un temps où la transformation devient possible. À partir du moment où le fils peut procéder du père, être engendré par lui, l'éternel retour du même et la répétition s'estompent et laissent place à la possibilité d'une transformation de la relation. Alors, le temps perd son immobilité et peut à nouveau s'écouler et les protagonistes peuvent, dès ce moment, vivre séparés mais unis l'un à l'autre.

## Conclusion

Cette lecture du lien père-fils à partir d'un besoin d'engendrement filial, d'un besoin du fils d'un fantasme de continuité biologique paternelle, me semble ouvrir à certaines interrogations concernant notre façon de concevoir la résolution œdipienne.

gilles morin  
1821 du manoir  
outremont, qc.  
h2v 1b7

---

## Notes

1. L'expression est utilisée par M. Berger (1995) dans son livre « Le travail thérapeutique avec la famille » pour spécifier l'aboutissement d'un travail thérapeutique réussi avec les membres d'une famille :
 

« Le rétablissement d'une temporalité intergénérationnelle et d'un miroir identificatoire rend possible une mobilisation des psychismes de chacun, dans le sens à la fois de la restructuration d'un contrat narcissique satisfaisant et d'une différenciation sans rupture. » (Berger, 1995, 34)
2. « ... the intensity and urgency of the son's need for a protective closeness to him vis-à-vis the mysterious female to whom is irreversibly drawn. » (Blos, 1984, 314)
3. « ...Dual parental preœdipal determinants are always recognizable in the final superego structure. » (Blos, 1984, 306)
4. C'est face à des images d'un père tyrannique que se structure cette partie de l'Œdipe. Freud (1912) dans *Totem et Tabou* construit cette hypothèse à partir de cette figure paternelle tyrannique.
 

« L'hypothèse en apparence extraordinaire du renversement et du meurtre du père tyrannique par l'association des fils expulsés... » (Freud, 1912, 213)
5. Pour de plus amples informations sur ce sujet, voir : Grimal, Pierre., 1979, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, PUF, Paris.

---

## Références

- Balmory, M., 1986, *Le sacrifice interdit*, Grasset, Paris.
- Berger, M., 1995, *Le travail thérapeutique avec la famille*, Dunod, Paris.
- Blos, Peter., 1984, Son and Father, *Journal Americain Psychoanalytic Association*, n° 32. 301-324.
- Bourdier, P., 1978, *Œdipe et psychanalyse d'aujourd'hui* (collectif), éd. Privat, Paris.
- Del Castillo, M., 1993, *Le crime des pères*, éd. Seuil, Paris.
- Dor, J., 1985, *Introduction à la lecture de Lacan*, Denoël, coll. L'espace analytique, Paris.
- Freud, S., 1900, *L'interprétation des rêves*, P.U.F., Paris, 1980.
- Freud, S., 1912, *Totem et tabou*, PB. Payot, Paris, 1989.
- Freud, S., 1923, « Le moi et le Ça. » in *Essais de psychanalyse*. Paris, P.U.F., 1978.
- Grand Larousse de la langue française*, 1975, Librairie Larousse, Paris.

- Grimal, Pierre., 1979, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, PUF, Paris.
- Lacan, J., 1957, « La relation d'objet et les structures freudiennes », in *Bulletin de psychologie* tome X no. 7, p. 426-430.
- Lacan, J., 1958, « Les formations de l'inconscient » in *Bulletin de psychologie* nov. 1958, no 12, p. 182-192.
- Lalonde, R., 1988, *Le fou du père*, Montréal, Boréal Express.
- Lexis, 1975, Librairie Larousse, Paris.
- Monast, A., 1988, *L'émergence chez l'homme d'une identité paternelle à partir de son identification à l'enfant : un mémoire clinique d'inspiration psychanalytique*, UQAM.
- Winnicott, D.W., 1978, *Jeu et réalité*, Gallimard, Paris.